

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

Le chien se dressa sur ses pattes de derrière, appuya celles de devant sur la couverture rouge à fleurs, et lécha la main de Jean, cette main raidie, jadis prodigue de caresses.

—Subsidiairement, madame Catherine, dit le brigadier, faudrait nous raconter la chose... C'est dur, je le sais bien... en face du camarade qui fut pour vous un si bon mari... mais nous précéderons les magistrats, et si vous voulez qu'on trouve l'assassin, nous devons nous hâter. Qui sait si, à l'endroit où tomba Jean, on ne découvrira pas un indice capable de mettre sur la voie...

Catherine se tourna vers le mort, et d'une voix égale, basse, sans vibration, comme si le ressort de sa vie était cassé sans retour, elle raconta sa longue veillée, l'arrivée de Brisquet, son effroi en s'apercevant que le chien avait la gueule ensanglantée ; sa course nocturne à la suite de Brisquet, et puis son épouvante, en voyant raide et froid, dans la clairière, le corps de son Jean... Elle dit ensuite comment elle l'avait rapporté sur son dos, puis la veillée funèbre durant laquelle elle espéra vainement retrouver encore un peu de vie dans le corps immobile...

Les hommes écoutaient, graves, remués jusqu'au fond du cœur par cette énergie si grande, ce courage si simple. Quant aux garçons, tous trois se rapprochèrent, poussés par un même élan, et tombant à ses pieds, les mains jointes, élevant les bras vers elle :

—Oh ! mère ! mère ! dirent-ils.

—Oui, oui, fit le brigadier en tordant sa moustache, c'est bien, faudra l'aimer, la respecter, et remplacer à vous trois Jean Tournil, un brave à trois poils. Ce que nous pourrons faire pour la veuve et les orphelins d'un camarade, nous le ferons. Il est mort sur son champ de bataille, à lui. Un garde-chasse tombe dans le bois qu'il défend ! Mais si nous découvrons le bandit qui a fait le coup ! jour de Dieu ! son affaire sera bonne !...

Il ajouta, en s'adressant à Catherine :

—Il faudrait nous accompagner, voyez-vous, et montrer l'endroit où vous avez trouvé le corps.

—Mon Dieu ! fit-elle, faut-il donc que je l'abandonne !...

—Ma bonne Catherine, dit une voix compatissante, je prierai pendant que vous accomplirez ce douloureux devoir !...

Le curé du village prit place au chevet du mort, et la veuve, posant la main sur la tête du chien :

—Allons, Brisquet, il faut retourner là-bas !

L'intelligente bête lécha une dernière fois les doigts de Jean, puis ceux de la veuve, flaira les gendarmes, le garde-champêtre, parut se rendre compte de ce qui se passait, et de l'importance de sa mission ; puis elle s'élança hors de la cour, tourna à gauche et s'enfonça dans le bois.

La campagne, quoique rigide et glacée, n'était cependant point sans beauté. Le ciel d'un bleu pur brillait à travers les branches dépouillées ; les racines et les feuilles craquaient sous les pieds ; un air sec emplissait les poumons. On marchait vite à travers les sentiers escaladant la colline. Brisquet courait, le nez sur une trace, jetant de temps à autre un aboiement. Nulle hésitation dans sa démarche. Il savait la route. Tournant les bosquets de bois, longeant les buissons, il allait, et derrière lui, muets, le cœur levé, marchaient les hommes et la veuve.

Enfin, la clairière apparut : vaste, ronde, dessinant une large étoile de routes divergentes. Brisquet en fit le tour à deux reprises, puis, gagnant une allée à gauche, il hurla d'une façon terrible, fronçant les lèvres et montrant les dents.

—L'assassin est venu par là ! dit le brigadier.

Brisquet recommença le tour de la clairière, suivit un sentier, revint lentement, et aboya d'une façon plaintive.

—Jean se trouvait de ce côté, ajouta le garde champêtre.

Tous trois, bai-sés contre le sol, examinèrent alors les moindres traces, cherchant des vestiges de pas ; mais le froid avait été rude, et sur la terre gelée ne restaient pas d'empreintes. Seulement, au milieu de la clairière, une large tache brune : le sang de Jean Tournil.

—Rien à relever ici, dit le brigadier, il s'agit de suivre l'allée prise par le meurtrier.

Cette fois, Brisquet chercha à son tour et, se dressant contre un buisson d'épines, il en rapporta un lambeau d'étoffe brune à laquelle tenait un bouton de cuivre ayant été jadis argenté.

—Ah ! fit le brigadier, voilà qui peut servir... Un peu plus

loin, on a couché ici une bête fraîchement tuée... Plus de doute, le crime est l'œuvre d'un braconnier... Il me semble d'ailleurs avoir vu à quelqu'un d'ici une veste semblable.

—Loup-Cervier ? dit le second gendarme.

On chercha longtemps sans rien découvrir de plus.

Il s'agissait de prévenir le par uet.

Pauvre Catherine ! Elle ne pouvait pleurer en paix celui qui, en mourant, emportait la moitié de sa vie. Des voisines compatissantes emmenèrent les jeunes enfants, et Louise resta seule au logis. Tout le jour, dans cette chambre funèbre, se succédèrent des hommes venant, au nom de la loi et de la société, demander des renseignements à la veuve sur le drame de la veille, et le nom des braconniers ayant proféré des menaces contre son mari.

—Je ne puis nommer personne, répondit-elle en secouant la tête, personne, Monsieur... Jean n'a jamais dressé un procès-verbal sans être menacé de recevoir un mauvais coup...

— Cherchez parmi ceux qu'il a fait condamner, il n'y a qu'un de ces misérables capable, d'assassiner un homme aussi bon, aussi brave que mon Jean.

Après les magistrats, vint le médecin.

Celui-ci ne se contenta pas de regarder les plaies béantes, il fouilla dans la poitrine du mort avec des outils d'acier, mesurant la profondeur des trous, cherchant les balles qui avaient jeté à terre et tué raide le garde chasse.

Il retira les balles et les remit au juge d'instruction.

—Singulier calibre, dit celui-ci ; l'homme qui a tué Tournil a dû les fondre lui-même.

Les balles allèrent rejoindre le bouton désargenté et le lambeau de drap brun.

Enfin, vers le soir, Catherine respira. Elle n'avait plus autour d'elle que sa couvée d'orphelins. Les rideaux du lit étaient retombés, cachant à ces innocents la face exsangue et tirée du mort. Trois femmes priaient à voix basse, et la mère Pélican, assise sur la pierre du foyer, attirait à pleins bras les têtes blondes et brunes sur son cœur désespéré.

Elle dut cependant se souvenir que tout n'était pas fini.

Pour les travailleurs et les pauvres, tout devient difficulté et douleur.

Le lendemain devait avoir lieu l'enterrement ; et s'il est possible aux heureux du monde de soustraire le spectacle de leur douleur à la foule plus ou moins sympathique accompagnant le convoi du père et de l'époux, les gens du peuple n'acceptent ni ne demandent cet allègement. Ils portent leur croix, si lourde qu'elle doive être. Catherine avait résolu de marcher derrière la bière de Jean, entourée de toute cette famille qu'il chérissait d'un si grand amour. Après avoir un instant gardé près d'elles les chers petits, elle ouvrit les armoires, prit des vêtements à elle, des habillements d'enfants, et passa tout en revue. Aidée de Louise qui cousait déjà bien, et de Céleste dont les petits doigts faisaient des grands points naïfs, elle recousut des jupes, serra des corsages, rangea des mouchoirs ; et quand elle s'abandonna sur sa chaise, la tête appesantie, les bras tombants, la tâche était finie, le deuil était prêt.

Elle coucha les enfants, et revint près de la couche funèbre.

Les doigts de la mort avaient davantage creusé le visage du trépassé sous les paupières bleues, serré les narines, et laissé sur le front et les joues ces méplats sinistres, ces coups de faux qui la trahissent, indélébile modelage auquel l'œil exercé ne se trompe jamais.

A l'aube, elle était debout.

Seule avec ses filles, elle plaça Jean dans le cercueil. Des bouquets de plantes aromatiques survivant à l'hiver l'entouraient de leurs odeurs agrestes. Elle lui laissa son chapelet entre les doigts, mais elle ne put abaisser les paupières, qui s'étaient fixées sur le meurtrier.

Quand il fut dans ce lit, d'où jamais il ne devait sortir, elle habilla les enfants.

Les chers anges étaient troublés par le grand mouvement qui se faisait autour d'eux. La présence de ces hommes graves, questionnant écrivain, celle du prêtre, enfin la vision du père dont chacun d'eux avait baisé la main, cette main dont les lèvres gardaient encore la froideur glacée, ces apprêts terminés au milieu d'un silence plus effrayant que les larmes, tout concourait à les opprimer. Ils voyaient à peine la mère, toute à ses devoirs envers le compagnon qu'elle allait quitter pour jamais. Elle se sentait, à cette heure, plus épouse que mère ; encore un jour et les orphelins reprendraient tous leur droits. Louise les gardait, leur parlait, faisant violence à son chagrin pour les consoler. Mais, hélas ! Georges comptait dix ans, Luce en avait sept, Claudin et Claudine, les jumeaux, cinq ; puis Nichette, la dernière mignonne, que la mère devait encore porter dans ses bras.

RAOUL DE NAVERY